

Eg Vietinghoff

Egon de Vietinghoff – Biographie –

6 février 1903 - 14 octobre 1994

Traduit de l'allemand par Hélène Råber

[Version revue et corrigée \(28. 3. 2010\)](#)

Artiste-peintre

Auteur d'ouvrages spécialisés

Philosophe de l'art pictural

Créateur d'une fondation

Qui est Egon de Vietinghoff ?

Un maître hollandais? Non! C'est un peintre européen qui, au cours de 35 ans d'expérimentation, a reconstitué la technique des anciens maîtres hollandais et flamands. Il a découvert les possibilités qu'elle offre pour sa propre forme d'expression et l'a appliquée de façon magistrale dans tout son œuvre.

Egon de Vietinghoff nous laisse plus de **2700 tableaux et 2 traités**: « Manuel de la technique picturale » et, sous forme de manuscrit, « Vision et représentation », dans lesquels il définit des concepts artistiques, ainsi que l' « Ecole de la contemplation pure » et la « Peinture transcendante ».

La Haye (Pays-Bas), où il est né en 1903, est le point de rencontre international d'une société de conservateurs et de libéraux, de mondains et d'artistes. Sa naissance se situe exactement entre les deux Conférences de la Paix de La Haye, au moment du bouleversement politique, social et culturel que constitue le passage du 19e au 20e siècle. Il y a là un creuset d'énergies contradictoires qui exerceront une influence déterminante sur sa vie.

L'enfance d'Egon est marquée par de nombreux déplacements et les séquelles de la Première Guerre mondiale. Toutefois, **l'atmosphère du foyer familial, où les arts sont à l'honneur** et les personnalités européennes toujours les bienvenues, influence également l'artiste en devenir. Le père est un pianiste exceptionnellement doué et la mère, écrivain, un être d'un très grand rayonnement humain (cf. les chapitres consacrés à son père et à sa mère).

C'est à juste titre qu'Egon se sent **Européen**: ses ancêtres sont Allemands, Belges et Hollandais. Il a vécu en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Suisse. De plus, il parle couramment les langues de ces différents pays et s'exprime également en anglais et en flamand. A 19 ans, il devient citoyen suisse – à sa naissance, il était un sujet du tsar, et après l'effondrement de l'empire russe, un apatride. Il s'est marié quatre fois, avec des femmes ressortissantes de quatre pays européens. Ainsi, il communique avec ses parents, ses épouses, ses enfants et petits-enfants en quatre langues.

Mais dès son jeune âge, l'art est sa véritable patrie. C'est un autodidacte. **Il confectionne lui-même ses matériaux, principalement avec des produits naturels aussi purs que possible, devenant ainsi un spécialiste hors pair, mais aussi un créateur solitaire**: son approche de ce qu'il baptise « Peinture transcendantale » se fait avec une assurance inébranlable. **Ses expériences dans ce domaine et la conviction intime qu'il existe un monde invisible** auquel il participe sont la source et le soutien de son inspiration et d'un jugement absolument intègre en matière d'art.

Comme la plupart des autres peintres de son époque, il cherche lui aussi des issues à la crise que traverse le monde des arts. Il est en plein accord avec des camarades qui deviendront célèbres: le naturalisme et l'impressionnisme n'offrent plus aucun débouché. Mais les conclusions qu'il en tire sont à l'opposé des leurs. Au lieu de se diriger vers l'abstraction, il réfléchit à la valeur des techniques oubliées des maîtres anciens. **En se livrant à une étude minutieuse, menée en autodidacte, il redécouvre le savoir perdu de la superposition de plusieurs couches d'huile et de résine.** En redonnant vie à cette tradition, il acquiert par un travail opiniâtre une virtuosité incomparable, et témoigne pour les générations à venir de la valeur intemporelle de cette technique. C'est ainsi qu'il se met au service de **la pérennité de l'art pictural européen.**

Et cela au 20e siècle! Alors que l'histoire de l'art s'écrit en termes de provocantes ruptures de style ainsi que de politisation. En s'en distançant et en suivant sa **propre voie fondée sur la méditation**, il fait lui aussi acte de provocation et danse consciemment à contretemps! Aussi le marché de l'art et la critique ne lui prêtent-ils aucune attention, pis: ils le dédaignent ou l'ignorent délibérément. Néanmoins, au fil du temps, arrive-t-il à mener avec sa famille une vie indépendante sur le plan financier.

Absent de tous les musées, il crée sur ses vieux jours une **fondation propriétaire d'une collection de ses tableaux**: la Fondation Egon von Vietinghoff. Elle a pour but de promouvoir le testament spirituel contenu dans « Vision et représentation » et de rendre les œuvres de cet artiste accessibles au public (Internet www.vietinghoff.org).

Si, dans ses jeunes années, il a pratiqué les sports et organisé des fêtes brillantes dans son atelier parisien, il passe tout autrement la seconde partie de sa vie: sédentaire, retiré et sans grands besoins, il consacre toute son énergie à sa vocation artistique, et ce avec une discipline remarquable et un admirable acharnement au travail. **Le bonheur de créer et la vision idéaliste de son art se manifestent au cours d'une vie bien remplie, soit 70(!) ans** de recherches, de révélations et de création. Jusqu'à la dernière année de sa vie, il dévore les ouvrages de la littérature mondiale, se prononce de façon indépendante sur les problèmes politiques et économique de l'actualité... et invente des poèmes humoristiques!

Enfance (1903-1920)

Egon Arnold Alexis de Vietinghoff naît le 6 février 1903, peu avant minuit, à **La Haye**, dans la maison de sa grand-mère, Javastraat 28. Lieu de naissance à valeur symbolique: c'est la résidence de la famille royale hollandaise, le siège d'organisations internationales et la ville où se sont tenues les Conférences de la Paix de 1899 et de 1907. Elle incarne l'esprit libéral, l'ouverture sur le monde et une longue tradition culturelle. Scheveningen, la proche station balnéaire la plus célèbre du pays, est le point de rencontre de la high society, dont la famille d'Egon fait partie. A un kilomètre en ligne droite de sa maison natale se dresse le Palais Mauritshuis, musée royal de peinture, qui renferme une collection exceptionnelle de tableaux de maîtres principalement hollandais et allemands. Ils deviendront plus tard les modèles d'Egon, qu'il étudiera inlassablement: Rembrandt, Vermeer, van Goyen, Rubens, Bruegel, van der Weyden, van Dyck, Hals, Holbein.

Egon passe ses premières années avec son frère cadet Alexis à **Paris**, dans le 17^e arrondissement, où leurs parents s'étaient établis quelques années auparavant dans un immeuble moderne. Ils lui ont légué leurs dons artistiques. Son **père Conrad**, germano-balte, est un pianiste remarquablement doué, sa **mère Jeanne**, belgo-hollandaise, un écrivain-philosophe. Leur maison est ouverte à de nombreux artistes et ils entretiennent des liens d'amitié avec des personnalités célèbres de l'époque, tels les Prix Nobel de littérature Romain Rolland et Maurice Maeterlinck, l'écrivain Guy de Pourtalès et les musiciens Carl Schuricht, chef d'orchestre, et Pablo Casals, le violoncelliste, avec lequel Conrad fera de la musique et correspondra pendant cinquante ans.

Conrad et Jeanne quittent Paris pour **Wiesbaden (Allemagne)**, alors en plein développement, où ils s'installent en 1907 dans une villa au milieu d'un parc voisin du centre thermal. Ils voyagent beaucoup dans les provinces baltes, en Allemagne, en Hollande, en Belgique, en France, en Italie et en Suisse. Comme ils sont citoyens de l'empire russe, chaque déplacement hors des frontières est précédé de formalités interminables. Qu'il s'agisse de vacances ou de la visite d'amis et de membres d'une famille riche en ramifications, un visa de sortie, de transit ou de rentrée est indispensable. En novembre 1913, ils se rendent en **Suisse**, où ils se fixent à **Genève**. Ce qui les y attire: l'atmosphère internationale, mais aussi la crainte née de la situation politique – le conflit s'annonce. En outre, Egon souffre d'une affection tuberculeuse qui requiert l'air de la montagne, où il peut faire plusieurs séjours. C'est donc à Genève qu'ils vivront le début de la Première Guerre mondiale (le père d'Egon saute dans le dernier train de Hollande, où il avait encore une fois brièvement séjourné, pour la Suisse où se trouvent déjà sa femme et leurs enfants).

Jusque là, Egon n'a connu que des gouvernantes et des précepteurs. Il quitte sa famille pour sa première école, un internat très coté à **Zuoz**, dans les Alpes grisonnes. Ses parents ayant entre-temps quitté Genève pour **Zurich**, il y fréquente le Gymnase dès 1917. Tout jeune déjà, Egon de Vietinghoff s'essaie à la peinture. Nous ignorons les résultats de ces premières tentatives. A-t-il été encouragé par le fait qu'un de ses maîtres lui ait acheté deux toiles? Toujours est-il que son ardent désir d'exercer une activité artistique ne le laisse plus en repos. Et il n'ira pas jusqu'à la fin de sa scolarité. Il abandonne l'école à 16 ans sous l'emprise de sa volonté d'embrasser une carrière d'artiste, et de sa conviction intime que là est sa vocation.

*« Comme ma faculté d'appréhender le monde a toujours été visuelle, que je n'étais pas doué pour la parole et que le sens pratique me faisait défaut, il allait de soi que **mon élan créateur ne pouvait tenter de se manifester que dans les arts plastiques, sculpture et peinture.** »*

« Quant à la question de savoir comment j'en suis arrivé à devenir peintre, la réponse est liée à l'intensité de ma sensibilité face à la vie. En effet, l'acte créateur n'est que l'expression de l'élan vital qui cherche sa voie dans une activité artistique. »
(Egon de Vietinghoff)

Après un début dans l'atelier d'un sculpteur, Egon opte pour la peinture. A part les exercices habituels que constitue la représentation de bouteilles, de cruches et de pommes, il est assez rapidement recherché comme portraitiste et a la possibilité d'exposer les prémices de son art. Il n'a que 18 ans lorsque certaines de ses toiles figurent dans une exposition collective au Kunsthaus de Zurich et deux ans plus tard dans des galeries au Tessin et à Düsseldorf. On ignore comment, en dépit de son jeune âge, de son manque de formation spécifique et de cette technique particulière qu'il acquerra après des décennies, il a réussi ce tour de force. Etait-ce dû aux relations de ses parents, ou plutôt à la qualité de ses prestations? Certainement aussi à sa propre initiative, à son sérieux et à son dynamisme.

Plus tard, alors qu'il pouvait faire valoir beaucoup plus de métier, les portes des galeries ne s'ouvrirent plus aussi aisément. Lors d'une exposition de la Société suisse des beaux-arts, ses toiles seront refusées sans commentaires, de même que la qualité de membre de la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses. Le propriétaire connu d'une galerie à Zurich lui avoua honnêtement un jour: « Vos tableaux sont certes remarquables, mais je ne peux pas me permettre d'exposer ces œuvres – concrètes –, car toute la presse me cracherait à la figure et je mettrais ainsi en jeu ma réputation internationale. »

« Mon désir d'accomplir de grandes choses dans ces domaines ne connaissait alors aucune limite: je façonnais en terre des groupes grandeur nature, que je faisais mouler dans du plâtre, et j'ébauchais des tableaux gigantesques qui dépassaient les dimensions des locaux disponibles. Je dus pourtant rapidement me rendre à l'évidence: mes connaissances en sculpture et en peinture ne suffisaient pas pour réaliser ma vision par des objets d'une telle envergure, et il me manquait surtout l'essentiel: savoir dessiner, ce qui est la base de ces deux formes de l'art. Aussi me suis-je lancé avec passion dans le dessin d'après nature, travaillant sans relâche des semaines durant à reproduire les courbures du tronc d'un olivier, m'acharnant à copier avec la plus grande fidélité les contours d'un vase. Ce qui me fit perdre et la libre perception de l'objet, et la distance nécessaire par rapport à lui, qui sont capitales pour toute activité artistique. »
(Egon de Vietinghoff)

Voyages en solitaire (1920-1923)

Il quitte la Suisse et s'engage dans la voie qu'il s'est choisie. Il projette de voyager à pied. Son enthousiasme juvénile vise un but pour lui magique: l'Inde et Java. En effet, il est né à la Javastraat et, encore enfant, il avait acquis des rudiments de malais, afin de s'entretenir avec son frère dans une « langue secrète ». Mais l'homme propose...

Durant neuf mois, il **vagabonde (à pied!) en Espagne et au Maroc**. Visions féeriques et expériences périlleuses. Cette vie aventureuse influencera pour toujours sa personnalité et son art. Nuits à la belle étoile, bouges enfumés, tentes de Bédouins, autant de souvenirs imprimés à jamais dans la mémoire du jeune homme marqué par les principes éducatifs les plus raffinés. Que tout cela est loin du monde qu'il a connu jusqu'alors! Aussi ne cessera-t-il, jusqu'à son dernier coup de pinceau – 70 ans plus tard – d'y revenir et de s'en inspirer.

D'émoustillantes belles, des regards brûlants vite dissimulés derrière des éventails noirs, de lentes mélopées et des danses exotiques stimulent son imagination. Il observe les jeux de lumière sur la sierra, cède à la fascination du ballet des dauphins lors de la traversée vers l'Afrique et s'exerce à reproduire les évolutions des nuages et le moutonnement des vagues. Ses errances font découvrir à celui qui n'est pas encore majeur la poésie de l'Orient et les luttes pour l'indépendance, au hasard de villages plongés dans la torpeur et de déserts hors du temps.

Au Maroc, où les habitants du Rif se dressent contre l'Espagne, puissance coloniale, il endosse par mesure de sécurité une djellaba et apprend par cœur le premier verset du Coran, ce qui le dépanne dans certaines situations critiques, et qu'il saura réciter jusqu'à la fin de sa vie. Il croise des colonnes de légionnaires et de guerriers à cheval coiffés du turban bleu et baïonnette au canon. A son retour en Europe, soupçonné à tort d'espionnage, il passe à Cadix neuf jours en prison. L'occasion pour lui d'étudier des visages patibulaires, ainsi que de mettre à profit la pratique de la boxe acquise dans ses jeunes années...

En 1922, Egon de Vietinghoff, ses parents et son frère obtiennent la **naturalisation suisse** et le droit de cité de Zurich. Après ces pérégrinations aventureuses, plutôt qu'une invitation à s'établir, cela a surtout pour lui valeur de signal: il va pouvoir voyager sans problèmes. En effet, le voilà adulte, sinon déjà majeur, et titulaire d'un véritable passeport qui remplace avantageusement le chiffon de papier portant l'emblème de l'empire tsariste et couvert d'innombrables cachets. Ce n'est que vers 1940 qu'il se fixera définitivement à Zurich.

Il vit ensuite pendant quelque temps à **Munich**, où il s'inscrit à un cours de dessin et où il commence à **étudier les maîtres anciens** à la Pinacothèque, ce qui le passionnera des années durant. Il analyse leurs œuvres avec minutie, recherchant fiévreusement le secret de leur technique, de leurs couleurs, de la composition de leurs tableaux. Puis il vit encore quelques mois à **Capri**, repris par le désir de dessiner et de peindre au cœur de la nature.

Paris (1923-1933)

Paris l'attire. En septembre 1923, le voilà enfin à la Mecque des arts plastiques. Avec l'aide de ses parents, il achète un atelier habitable dans le **quartier de Montparnasse** et le transforme à sa guise. Paris est alors le centre et le point de rencontre incontournable de l'avant-garde.

Dans les cafés (en particulier au Dôme), Egon de Vietinghoff débat sans fin et avec passion des courants artistiques d'alors et de l'essence de l'art avec les peintres et sculpteurs déjà célèbres ou qui allaient le devenir, et qui s'appellent Braque, Gris, Picasso, Utrillo, Delaunay, Chagall, Derain, Pascin, Ernst, de Pisis, de Chirico, Campigli, van Dongen, Masereel, Kisling, Ray, Calder et Brancusi. Les artistes suisses Le Corbusier, Giacometti, Varlin et Bänninger sont eux aussi à Paris durant ces années-clefs de l'art moderne. Les œuvres de jeunesse d'Egon sont influencées par l'esprit de l'époque. Néanmoins, ni les constructions intellectuelles qui s'opposent les unes aux autres, ni les résultats de ses **expériences cubistes**, rares et espacées, ne réussissent à le convaincre. Il les rejette, et de toute façon, tout cela a disparu durant la Deuxième Guerre mondiale, et il n'en reste aucune trace.

Il s'écarte dès lors de ce milieu d'artistes et préfère étudier les originaux de ses modèles. C'est à cette époque qu'il prend clairement conscience de sa voie: la peinture traditionnelle dans l'esprit des maîtres anciens, mais exprimant sa propre personnalité. Toutefois, il lui faut leur technique, qui a été négligée, ou plutôt volontairement rejetée depuis les Impressionnistes, donc dès la seconde moitié du 19^e siècle. Mais il ne trouve pas d'enseignant dans ce domaine, et l'avant-garde, par principe, l'ignore totalement. Il part donc de zéro, en **autodidacte**.

Ce sont les œuvres de ces maîtres anciens qui l'accompagnent et le guident. Durant des mois, au **Musée du Louvre**, il passe des journées entières devant les toiles de Goya, Vélasquez, Chardin, Rembrandt, Hals, Rubens... Il fait la navette entre le Musée et son atelier, et se livre à des essais de glacis et à des maniements du pinceau tels qu'il les découvre chez ses modèles. En outre, il expérimente systématiquement les effets produits par les liants, les apprêts et les vernis, dont il fait lui-même à chaque fois de nouvelles compositions.

Il lui faudra néanmoins **35 longues années de recherches, d'expériences, de découvertes, mais aussi d'échecs**, avant qu'il maîtrise la confection des mélanges et des procédés artisanaux tels qu'il se les représente. Ce n'est qu'au milieu de sa vie qu'il aura reconstitué cette technique et trouvé son style propre.

« Ce qui m'a beaucoup fait progresser dans l'art du dessin, c'est le temps que j'ai consacré presque chaque jour, des années durant, à dessiner des nus dans les académies parisiennes, en refusant de me laisser influencer par des conseils bien intentionnés. Les changements fréquents de position des modèles m'obligeaient à saisir d'un seul coup d'œil les formes et les proportions, exercice qui m'a rendu plus tard de grands services. En effet, j'ai pu alors fixer en un instant l'essentiel d'un geste et le rendre en quelques traits, plutôt que de barbouiller le papier de corrections successives. De même pour les portraits: je décidai de ne tracer aucun trait dont je ne fusse convaincu qu'il était adéquat. Ce contrôle constant excluait les tâtonnements stériles, et je m'habituai ainsi à une façon disciplinée de travailler, que j'appliquai également à la coloration. » (Egon de Vietinghoff)

La **mort de sa mère en 1926, qu'il a profondément aimée et vénérée**, est pour lui un véritable choc, et l'une des expériences les plus douloureuses de sa vie. Il n'a que 23 ans, et voilà que le soutien moral et spirituel qu'elle a été jusqu'alors lui fait brusquement et cruellement défaut. Désormais, il ne lui reste essentiellement que son art.

En 1929, Egon de Vietinghoff se marie pour la première fois. **Marcella Chiaraviglio** est issue d'une influente famille romaine de la grande bourgeoisie de tradition libérale (elle est la petite-fille de Giovanni Giolitti, plusieurs fois ministre et cinq fois président du Conseil des ministres d'Italie), cette famille qui fit partie des premiers mécènes de Maria Montessori. La naissance en 1931 de leur **filie Jeanne**, ainsi prénommée en souvenir de la mère d'Egon, lui fait découvrir le profond bonheur de la paternité, et redonne au jeune couple confiance dans une union passionnelle, mais difficile.

Ce nouvel élan se traduit dans ses œuvres: il **peint les premiers tableaux dont il soit momentanément satisfait**. Sa façon de traiter le teint suscite l'intérêt des initiés qui lui font une certaine réputation de **portraitiste**. Entre 1928 et 1933, ses toiles sont exposées au Salon des Tuileries et au Salon d'Automne. Mais la prédominance de l'art abstrait sur le marché et la Seconde Guerre mondiale interrompent la poursuite de ces débuts prometteurs et, par la suite, la coupure que constituent ses années en Amérique du Sud ne lui a sans doute pas été favorable.

Sa bonté naïve est exploitée lors de **travaux occasionnels** de peintures murales de grande envergure, et de photo-montages publicitaires pour d'importantes entreprises: il arrive en effet qu'on ne le paie même pas pour des travaux auxquels il a consacré plusieurs mois (p.ex. Air France). Il voyage à plusieurs reprises en Italie, participe activement à la vie mondaine parisienne, organise aussi dans son atelier des fêtes étincelantes et très arrosées.

Néanmoins, pour deux personnalités aussi individualistes et fougueuses qu'Egon et Marcella, qui travaille comme photographe et vit avec lui dans l'atelier commun, la cohabitation s'avère difficile. En 1933, âgés respectivement de 30 et 26 ans seulement, ils éprouvent un grand appétit de découvrir autre chose et de prendre un nouveau départ loin de ce Paris devenu si familier. Après dix années à peine, essentielles pour lui, Egon de Vietinghoff quitte donc la capitale. Mais il y retournera régulièrement en visiteur.

Nouveau départ (1933-1937)

En 1933, il part seul pour **Majorque**. Sa femme et leur fille le rejoindront après quelques mois. Un an plus tard à peine, ils s'embarquent pour l'Amérique du Sud. En **Argentine** (Buenos Aires), il travaille pendant quelque temps dans une fabrique appartenant à des cousins de sa femme – il faut bien vivre...

Des difficultés personnelles ainsi que des échecs sur le plan de la peinture et des préparatifs artisanaux caractérisent ces années. **Il piétine**, et se consacre de nouveau au dessin et à la gravure à l'eau-forte. Il est d'autre part confronté à des **problèmes financiers**, sans parler des **crises conjugales périodiques**. Elles absorbent toutes ses forces et le tiennent éloigné de ses exigences artistiques. Finalement, séparé de sa famille, il vit en solitaire dans une cabane en bois près d'Atlantida (**Uruguay**), sur la rive nord du río de la Plata.

Sa technique et son savoir sont loin de le satisfaire. D'autre part, la distance ne saurait résoudre les problèmes nés de la vie commune. Les conjoints sont de fortes personnalités et tous deux ont grandi dans un milieu aisé. Or, la peinture ne leur permet pas de conserver ce niveau de vie. Toutefois, cette période difficile enrichira sa collection de souvenirs anecdotiques, qu'il contera avec des mimiques expressives, l'œil malicieux et une gestuelle quasiment méridionale: la voile qui se déchire sur le Rio de la Plata, l'histoire savoureuse de la femme d'un pêcheur qui devait demander à son mari le nombre et les noms de leurs enfants communs, l'épaule et les côtes brisées lors d'un accident de voiture et les exercices de gymnastique fantaisistes conçus par lui pour se rétablir, les hallucinations dues à un excès de maté qui a déclenché le processus de sa calvitie, les fenêtres de la cabane complètement aveuglées par une armée de tarentules, sans parler de la panthère noire apprivoisée par le voisin inconscient, à la lisière de la forêt vierge...

Zurich (1937-1994)

En 1937, embarqué depuis l'Amérique du Sud sur un cargo belge, Vietinghoff regagne l'Europe, après une traversée périlleuse due à des tempêtes inoubliables. Il revient seul en Suisse, chez son père, à **Zollikon** au bord du lac de **Zurich**. Mais il loue un atelier en ville, ce qui, par souci d'économie, le contraint à faire à pied un certain nombre de kilomètres par jour. En décembre 1937, c'est le recrutement: taille 1m79, poids 80 kg, incorporation dans le service auxiliaire. Pendant **la 2e guerre mondiale**, il fait en moyenne 49 jours de service par an **dans l'armée suisse**, de garde devant des casernes ou à l'aéroport militaire de Dübendorf, près de Zurich.

Sur le plan affectif, il vit une période particulièrement douloureuse: en effet, après que sa femme et leur fille aient quitté l'Amérique du Sud pour le rejoindre, le bonheur dans un petit appartement de la vieille ville de **Zurich** est de courte durée. Il se réinstalle à Zollikon et l'union conjugale avec **Marcella** est alors faite d'allers et retours, d'attirance irrésistible et de séparations cruelles. Finalement, c'est l'échec et sa femme repart en Argentine avec Jeanne. Pour Egon, le départ de sa fille est un déchirement. Son père, enfin, perd le contact avec la réalité et Egon doit en assumer la tutelle, alors qu'il est de même déjà responsable de son frère Alexis, qui mourra en 1942 après une longue maladie éprouvante.

Mais ce n'est pas tout: la guerre anéantit les espoirs suscités par les offres tentantes de galeries à l'étranger. Depuis la Suisse, il voit les lueurs des bombes incendiaires lâchées par les Alliés sur Munich, et pense avec angoisse aux membres de sa famille qui y vivent. Il rencontre une de ses cousines à la frontière germano-suisse marquée par les fils de fer barbelés qui les séparent. Mais comment lui apporter de l'aide? Ses tableaux proposés pour des expositions au musée de Winter-

thour et de l'Association suisse des artistes peintres sont refusés. Enfin, il n'est pas accepté comme membre de la « Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses » – sans commentaire...

L'Oberdorf où il vit est une partie de la vieille ville de Zurich. Il déménage de la Kirchgasse à la Spiegelgasse, mais la solitude de l'homme dans la force de l'âge et si sensible à la beauté féminine n'est pas non plus de longue durée. En effet, il mène une vie sentimentale mouvementée: son deuxième mariage, avec **Heidi Howald, une Suisse** de souche bernoise, prendra assez rapidement fin. Elle est photographe, vivote grâce à des gagne-pain variés et l'aide à mener une vie de bohème à peu près ordonnée.

Mais **un tournant est véritablement amorcé** et Egon va devenir sédentaire. En 1944, il installe son atelier sur l'autre rive du lac, à **Wollishofen**, plus exactement à **Neubühl**. Il y vit de plus en plus au milieu de ses tableaux. C'est là, à l'Ostbühlstrasse 17, qu'il travaillera jusqu'en 1989. Neubühl est un lotissement d'une conception révolutionnaire pour l'époque, et dont le projet remonte à la fin des années 20. Premier ensemble moderne en Suisse, il demeure unique en son genre: les rangées blanches, dans le style du Bauhaus, épousent la ligne de la colline qui forme la frontière verte de la ville. Les appartements sont à la fois fonctionnels et confortables, et les locataires-coopérateurs en apprécient les qualités pratiques. L'architecture d'avant-garde, aux toits plats, une série d'ateliers et la situation idyllique attirent alors nombre de comédiens, de metteurs en scène, d'écrivains, de musiciens, d'architectes, de sculpteurs et d'artistes peintres – en particulier issus des milieux d'émigrés.

Pour ce citoyen suisse à demi germain d'origine, la fin de la guerre crée une douloureuse ambivalence. Mais pour l'Européen avant tout pacifiste, c'est la fin d'un indescriptible cauchemar. Il fait dans sa parenté la connaissance de **l'Allemande Maria Juliana (Maritta) Foerster**, âgée de 18 ans, qui, après sa fuite de Silésie et la famine dans une Allemagne détruite, séjourne en Suisse pour se remettre des années de guerre. C'est elle, dont la mère était née Vietinghoff, qui va devenir la troisième femme d'Egon. Le divorce d'avec la deuxième n'est qu'une formalité: une autre passion l'avait déjà détourné de Heidi. En 1948, il s'installe à Neubühl avec Maritta, à une minute à pied de son atelier. Mais la vie conjugale avec la mère de son **fil Alexander**, de 26 ans sa cadette, est aussi passionnée que rapidement terminée, et le procès en divorce sera particulièrement cruel. Il obtient enfin la garde de leur enfant.

En 1952, sa fille vient d'Argentine passer trois ans à Zurich. La même année, il fait la connaissance de **Liane Charlotte Lenhoff, une Autrichienne** de Salzbourg, et l'année 1954 enrichit sa vie mouvementée d'une quatrième union conjugale. C'est là **un nouveau départ** qui transforme sa vie. Et qui marque son œuvre tant par le style que par l'abondance de sa création. Ce qui se reflète dans le chiffre de ses ventes. Il déménage pour la dernière fois à la Westbühlstrasse 40, où il vivra avec Liane jusqu'à son dernier souffle.

Il trouve en elle une compagne débordante de vitalité, férue d'excursions en montagne, habile de ses mains: elle sait en effet relier en cuir quelques-uns des livres qu'il préfère (Kant, Goethe, Schopenhauer, Grimmelshausen, Bjørnson, Tolstoï, Gogol, Tagore et Jeanne de Vietinghoff, sa mère), tisser des étoffes et des châles aussi bien que taper ses manuscrits, l'accompagner avec bonheur dans ses voyages et l'assister efficacement dans la vente de ses tableaux. Elle lui rapporte de ses promenades et de son jardin des fruits sauvages et des fleurs, qui lui servent de modèles pour ses natures mortes et ses bouquets. Car pour chaque toile, il lui faut le contact visuel direct – excepté, évidemment, lorsqu'il s'agit de personnages tirés de son imagination.

Après sa jeunesse mouvementée, les rudes circonstances qu'il a connues l'incitent à plus de calme: décès, divorces, conséquences de la guerre l'ont marqué. **Il découvre enfin une vie de famille équilibrée pendant les années scolaires de son fils, ce qui lui permet de se concentrer totalement sur son œuvre.** Dans son atelier, il vit des journées de travail intensif et discipliné,

entouré d'outils, du réchaud à chauffer la colle, des panneaux d'aggloméré, des toiles à peindre, des pots de pigments, des tissus de velours qui forment l'arrière-plan de ses motifs, des cadres et des bouteilles, coupes, cruches et assiettes que l'on retrouve toujours dans ses tableaux.

Sa vie sédentaire ne l'empêche pas de voyager – en train au début, puis à bicyclette ou à Vespa (scooter), et dès 1959 en voiture. Il parcourt ainsi la Suisse, mais également la Belgique, la Hollande, la France et le Portugal, toujours séduit par les cathédrales, les châteaux et les hôtels de ville, mais aussi par les plaisirs de la table! Il ne néglige pas non plus les traces du baroque en Autriche et dans le sud de l'Allemagne.

Il est toutefois surtout attiré par les sites légendaires de la culture européenne, et se rend également en pèlerinage sur les lieux qui ont compté pour lui dans sa jeunesse. En Grèce, en Italie du sud et en Turquie, il est émerveillé par les temples et les statues de l'Antiquité qu'il considère comme des sommets de la création humaine. Le monde arabe le fascine également depuis sa découverte du Maroc en 1920/21, qu'il visitera de nouveau 60 ans plus tard, à l'occasion de son 80e anniversaire. Toujours grand admirateur de l'Espagne et de sa culture, il y retourne trois fois. Pendant longtemps, il se rend presque chaque année en Italie: son sens artistique et son enthousiasme le conduisent vers les églises romanes, les richesses qu'offrent les fresques, et les vastes places qui correspondent si bien à sa nature généreuse.

Il a pour les beautés des paysages le regard de l'artiste peintre. D'autre part, il ne rate jamais l'occasion de revoir les chefs-d'œuvre des maîtres anciens qui lui tiennent tant à cœur. Aussi court-il les musées, que ce soit à Winterthour ou à Vaduz, à Kassel, Berlin ou Vienne, à Anvers ou Amsterdam, à Florence ou Rome, à Londres ou Madrid – et d'innombrables fois au Musée du Louvre à Paris.

Mais il assouvit aussi sa soif d'impressions visuelles dans ses heures de détente – il va volontiers au cinéma, ainsi que dans les cafés où il observe l'humanité qui les fréquente. Et s'il n'est pas en train d'observer, il lit, et relit en allemand ou en français les grands classiques de la littérature mondiale. Ou il rêve de nouveaux voyages. Ou il se consacre à sa vaste collection de timbres-poste. Ou il joue aux échecs avec des voisins. Ou encore, il invente des blagues...

Connu pour son savoir technique, il reçoit parfois des demandes pour **la restauration d'anciens tableaux et d'icônes**, ou encore pour faire bénéficier des élèves de ses connaissances. Il accepte avec gentillesse, sinon toujours avec bonheur, car cela lui prend du temps sur son activité propre. Entre 1950 et 1980, il s'occupe de **neuf élèves privés** auxquels il transmet patiemment son savoir. C'est aussi de cette manière qu'il développe son sens didactique. Ce qui profite à la clarté de ses **manuscrits**, auxquels il travaille durant des décennies. Et ses trois derniers élèves auront à cœur de l'aider à mener cette tâche à terme.

Pendant 40 à 50 ans, soit près de la moitié de sa vie, il a pris des notes, rédigé, corrigé. En 1981, le voilà au bout de ses peines: il met le point final à son manuscrit. Une partie paraît en 1983 aux éditions DuMont, maison de grande renommée, sous le titre « **Handbuch zur Technik der Malerei** » (**Manuel de la technique picturale**). C'est la somme d'expériences uniques en leur genre et de ses études au cours de tant de décennies. Elles ont une valeur exceptionnelle. A côté des trois propriétés connues des couleurs, il en définit pour la première fois une quatrième, qui avait été négligée jusqu'alors: la translucidité. Ce faisant, **il remet à la disposition des générations futures de peintres le trésor perdu de la technique traditionnelle européenne à couches oléo-résineuses superposées.**

Dans l'autre partie du manuscrit « **Vision und Darstellung** » (**Vision et représentation**) Egon de Vietinghoff expose sa **philosophie**. Il dévoile des malentendus et définit l'art de la peinture par opposition à la musique et à l'architecture. En outre, il s'exprime sur l'intuition, la fantaisie et

l'imagination, ainsi que sur le « kitsch », la ressemblance avec la nature, et les arts décoratifs. Dans un esprit à la fois critique et combatif, il réfléchit à l'aspect naturaliste ainsi qu'abstrait de l'art pictural. **Sa voie part d'expériences transcendantales spontanées pour le conduire à la « Peinture transcendantale » par une vision méditative qu'il présente comme un postulat dans « L'Ecole de la contemplation pure ».**

Il ne s'agit pour lui ni de copier méticuleusement un objet, ni de céder à des représentations intellectuelles ou politiques, et pas davantage à des motifs psychologiques. Ce qu'il défend, c'est la perception strictement visuelle, sensible, qui présuppose le détachement radical du savoir acquis et l'abolition de toute pensée. Le tableau, alors, n'est ni la reproduction de l'objet concret par le truchement d'une observation minutieuse, ni l'illustration d'une idée, mais **l'intériorisation du rythme des couleurs tel qu'il est ressenti par l'artiste, un jeu d'ombres et de lumières sur lequel s'ouvre un monde transcendantal.**

Ainsi, il suit ses grands modèles, dans les meilleures œuvres desquels il reconnaît cette profonde compréhension artistique et leur expérience transcendale. Ce manuscrit en langue allemande, revu et adapté par Alexander de Vietinghoff, est publié sur le site Internet de la Fondation Egon von Vietinghoff sous « Philosophie » / « Vision und Darstellung » (voir www.vietinghoff.org).

Les interactions du savoir théorique et du savoir-faire technique se manifestent de plus en plus dans ses œuvres depuis les années soixante. La vie quotidienne de travail dans son atelier apporte son lot d'expériences pratiques et méditatives, qui conduisent à un affinement des anciennes formules, tandis que les réflexions philosophiques sont vérifiées dans le processus pictural lui-même. **Cette synergie accélère l'acte créateur et concentre encore davantage le contenu artistique de ses tableaux, d'où une production augmentée et une qualité encore améliorée. Cela favorise évidemment ses succès de vente, et par voie de conséquence, stimule son élan.**

Des **expositions occasionnelles** dans plusieurs villes de Suisse et d'Allemagne du sud, ainsi qu'un accrochage à Paris et un autre à New York, ceux-ci dans les années soixante, lui valent une reconnaissance personnelle, sinon officielle. Le nom Egon de Vietinghoff est tout au plus mentionné en quelques brèves lignes obligées dans des dictionnaires de peintres, et encore, avec des fautes... Il n'est ni encouragé, ni exposé officiellement et il n'est même plus, depuis longtemps, invité à participer à des expositions collectives – aucune de ses œuvres ne figure dans un musée. Les demandes qu'il adresse se heurtent à une fin de non-recevoir, quand elles ne sont pas simplement ignorées. Les toiles présentées à un public restreint le sont dans des restaurants et des hôtels. Toutes les autres sont des propriétés privées. En dépit des attaques, il arrive petit à petit à vivre du produit des ventes de ses tableaux, car il est de plus en plus **recommandé dans les milieux d'amateurs avertis**. Aussi vend-il de nombreuses toiles dans son atelier, parfois encore sur le chevalet et même pas sèches. Ainsi, il est moins dépendant des galeries.

C'est dans la seconde partie de sa vie que Vietinghoff peint les trois-quarts de ses tableaux, car c'est alors qu'il maîtrise sa technique. Ses exigences l'ont depuis longtemps amené à la conviction qu'il **doit fabriquer lui-même ses couleurs et ses supports, afin d'obtenir la qualité et l'effet souhaités**. L'offre industrielle est inutilisable pour sa manière de peindre. **Les substances les plus naturelles possibles créent dès la première application cette impression incomparable de chaleur, cette intensité lumineuse, cette fraîcheur authentique qui nous fascinent.**

Bien qu'il **consacre plus de 50% de son énergie à ces préparatifs artisanaux**, son expérience et sa virtuosité lui permettent à partir des années cinquante de créer environ 60 tableaux par an. Dans sa période la plus productive, soit entre 1964 et 1974, il atteint la moyenne incroyable de 75 œuvres par année! Et cela à côté de l'achat de fruits et de matériel, de la préparation

artisanale et de la confection des couleurs, à côté aussi des loisirs, de la rédaction de ses manuscrits, des visites et des voyages d'agrément. On ne cesse d'être surpris par l'intensité avec laquelle il vit, crée, réagit, et cela même lorsqu'il est plongé dans un livre, qu'il s'entretient sur son balcon avec les oiseaux ou qu'en savourant des spaghetti, il réfléchit aux événements qui agitent la planète.

A 86 ans, après une **période créatrice de 70 ans**, il se sépare volontairement de son pinceau et passe encore cinq années chez lui, jouissant d'une santé surprenante, et sans renoncer aux quelque 10 cigarettes quotidiennes (il avait pu en arriver à 50 par jour, et le plus souvent sans filtre), qui l'ont accompagné pendant près de 75 ans. Son grand âge lui permet de goûter encore certains fruits de l'œuvre de toute sa vie: en 1989, c'est la création de la Fondation Egon von Vietinghoff (cf. plus loin), en 1990 le catalogue de la collection de sa Fondation, ouvrage de haute qualité imprimé à ses frais, et en 1991 la 2e édition de son « Handbuch zur Technik der Malerei » (Manuel de la technique picturale). Lorsqu'il s'éteint, à presque 92 ans, les dessins, gravures et sanguines non inclus, **l'œuvre de sa vie consiste en plus 2700 huiles – témoins d'un art que l'on avait cru disparu, œuvres d'une valeur fondamentale et intemporelle.**

Chronologie

1903	Né le 6 février (23h17) à La Haye, Pays-Bas, dans la maison de ses grands-parents maternels, Javastraat 28. Avec ses parents à Paris, 14, r. Cernuschi, dans le 17e arrondissement (Métro Malesherbes), tous encore sujets du tsar.
1904	Naissance de son frère Alexis à La Haye. Séjour au château de Salisburg, sur la Salis en Livonie, demeure familiale de son père (aujourd'hui Mazsalaca, sur la Salaca, en Lettonie, relativement près de la Mer Baltique et de la frontière de l'Estonie) et visite au grand-père Arnold Julius, baron de Vietinghoff, seigneur de Salisburg. Egon grandit en pratiquant 2 langues: l'allemand avec son père et le français avec sa mère.
1905	Premiers élans amoureux lorsqu'il rencontre à la plage de Scheveningen la fille d'amis de sa mère. Elle a le même âge que lui, s'appelle Marguerite de Crayencour, deviendra l'écrivaine Marguerite Yourcenar (1903-1987) et les parents d'Egon joueront à plusieurs reprises un rôle dans ses œuvres.
1906	Seconde visite à ses grands-parents dans la province balte, et probablement second séjour à Scheveningen avec Marguerite de Crayencour (Yourcenar).
1907	Déménagement à Wiesbaden, villa « Violetta », Gartenstrasse 2-4, voisine du centre thermal (de nos jours Steubenstrasse, près du vaste parc central).
1909 - 1913	Etudes sous la férule de précepteurs et de gouvernantes, ainsi que leçons de piano et de violon qui lui pèsent. Voyages en Autriche, Italie, à Paris et plusieurs fois en Suisse.
1913	Déménagement à Genève, choix dû à son atmosphère internationale, à la neutralité de la Suisse et à la qualité du climat, favorable à la santé d'Egon (affection tuberculeuse).
1914/15	Séjours à Chambésy (près de Genève) en été. Opération de la gorge. Son frère Alexis et lui apprennent le malais comme langue secrète.
1916	Installation de la famille à Zurich-Hottingen. Première école: Lycée alpin de Zuoz (internat) dans les Grisons (Suisse).
1917	Les parents achètent à Zurich une villa à la Böcklinstr. 18. Il entre au Freies Gymnasium de Zurich.
1919	Un maître découvre ses dons et lui achète quelques-unes de ses premières petites toiles. Il quitte le gymnase de son plein gré en vue d'une carrière d'artiste. Quelques semaines d'études dans l'atelier d'un sculpteur à Zurich, mais il opte ensuite pour la peinture.
1920	Avec son bloc à dessin et ses crayons, il voyage pendant 9 mois à pied en Espagne et au Maroc, où la guerre du Rif le pousse à se déguiser en Bédouin.
1921	9 jours en prison à Cadix à son retour du Maroc, soupçonné d'espionnage en tant que Blanc. Trois tableaux à une exposition collective au Kunsthaus de Zurich.

1922	Naturalisation suisse avec droit de cité à Zurich. A Munich: leçons de dessin à l'académie Hoffmann et, en autodidacte, début d'étude, des maîtres exposés à l'Ancienne Pinacothèque.
1922/23	Plusieurs mois à Capri: dessin et peinture au cœur de la nature.
1923	Arrivée à Paris, achat et transformation d'un atelier dans le quartier de Montparnasse, 1bis, rue Gager-Gabillot. Derniers essais de toiles cubistes (non conservées). Puis études intensives dans les musées, en particulier au Louvre, et expérimentations systématiques dans son atelier.
1924 - 1932	Nombreux nus. Il fréquente les milieux d'artistes peintres représentant l'avant-garde parisienne, participe (principalement au café du Dôme) à de fougueuses discussions avec des confrères tels que Braque, Gris, Utrillo, Picasso, Delaunay, Chagall, Derain, Pascin, Ernst, de Pisis, de Chirico, Campigli, Le Corbusier, Giacometti, Varlin, van Dongen, Masereel, Kisling, Ray, Calder et Brancusi. Nombreux séjours à St-Tropez, Monte-Carlo et Roquebrune, (département des Alpes Maritimes), dans la résidence d'été de ses parents (« Villa Mélisande »). Voyages en Italie.
1926	Décès de sa mère qu'il vénérat, vente de la maison de la Böcklinstrasse 18 à Zurich.
1928	Ses toiles sont exposées à Paris au Salon d'Automne.
1929	1er mariage à Rome, avec la Romaine Marcella Chiaraviglio. Elle est la petite-fille de Giovanni Giolitti, plusieurs fois ministre et cinq fois Président du Conseil de l'Italie.
1931	Naissance à Paris de leur fille Jeanne, 1ère enfant, ainsi nommée en souvenir de la mère du peintre. Progrès techniques et stylistiques. Exposition de ses œuvres au Salon des Tuileries.
1932	Crée les premiers tableaux acceptables à ses yeux. Prend part aux 2 Salons déjà mentionnés.
1933	Exposition de ses œuvres, encore une fois, au Salon des Tuileries. A Majorque, en partie avec sa femme et leur fille, pour peindre au cœur de la nature (jusqu'en 1934). Grave empoisonnement causé par du poisson.
1934	Part avec sa femme et leur fille pour Buenos Aires, Argentine. Manque d'argent, travail dans la fabrique métallurgique de cousins de sa femme. Echecs sur le plan artistique et dans les préparations artisanales.
1935	Problèmes financiers et crise conjugale. Dessine beaucoup et se consacre à la gravure à l'eau-forte. 11 de ses toiles dans une exposition collective au Musée des beaux-arts de Winterthur, Suisse.
1936	Persistance de la crise conjugale. En Uruguay dans une cabane de bois au bord de la mer près d'Atlantida (Las Toscas), en partie seul. Grave accident de voiture.
1937	Séparé de sa femme. Intoxication de caféine due à un excès de maté. Retour en Europe par voie maritime dans des conditions périlleuses. S'installe à Zollikon, près de Zurich, chez son père, Bahnhofstrasse 35 et loue un atelier à Zurich, Nüscherstrasse. S'occupe, pour son père, de la vente de la résidence d'été de ses parents à Roquebrune, près de Monte-Carlo. Repart financièrement à zéro, vend 1 tableau dans l'unique cadre qu'il possède et peut ainsi s'en acheter deux.
1938	Deux voyages à Berlin. Sa femme et leur fille viennent à Zurich. Voyagent ensemble en Saxe et en Silésie (visites de parents). Paie en tableaux des factures de médecin, en offre en cadeau après des séjours dans des maisons de vacances d'amis (comme il l'avait fait en Amérique du Sud, et le refera dans les années suivantes). A la suite d'une exposition réussie à la Galerie Neupert à Zurich, Bahnhofstrasse 1, plusieurs accrochages dans celle-ci au cours des années suivantes, tous couronnés de succès.
1939	Il s'installe temporairement à Zurich auprès de sa famille à la Kirchgasse 21, puis retourne à Zollikon. Ses toiles proposées à l'Exposition nationale sont refusées.
1940	1er divorce. Marcella repart en Argentine avec leur fille. Il déménage de nouveau à Zurich, à la Spiegelgasse 13, à quelques mètres du lieu de naissance du dadaïsme (Spiegelgasse 1). Il est engagé dans l'armée suisse, dans une compagnie de surveillance (en moyenne 49 jours de service actif par an pendant la guerre).

1941	2e mariage, avec Heidi Howald, native du canton de Berne (Suisse). Déménagement à la Münster-gasse 9, toujours dans la vieille ville de Zurich. Les meubles et beaucoup de toiles de sa jeunesse sont détruits pendant la guerre dans l'atelier loué à Paris ou perdus par ses locataires.
1942	Décès de son frère Alexis. Ses tableaux proposés pour des expositions au musée de Winterthour et de l'Association suisse des artistes peintres sont refusés. En plus, il n'est pas accepté comme membre de la « Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses » SPSAS.
1943	Premiers signes d'une séparation d'avec Heidi.
1944	Il s'installe dans un atelier à Neubühl, Ostbühlstrasse 17, où il habite également pendant un temps. Cet atelier restera son lieu de travail jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent en 1989.
1944/45	Tumultueuse histoire d'amour. Soupçonné d'espionnage alors qu'il peint paisiblement dans la nature.
1946 - 1975	Voyages en Suisse, Italie, France, Allemagne, Autriche, Belgique, Hollande, Grèce, Portugal, Espagne, Turquie et à Londres.
1946 - 1990	Il expose à Munich, Zurich, Berne, Bâle, Horw près de Lucerne, Küsnacht, Lichtensteig, Eglisau. Au fil des années, ses tableaux sont exposés dans des galeries de la plupart des grandes villes de Suisse allemande et du Tessin, à Mannheim, Baden-Baden, ainsi qu'une fois à Paris et une fois à New York.
1947	2e divorce, séparation définitive d'avec Heidi.
1948	3e mariage: il épouse Maria Juliane Foerster (Maritta), de Silésie (dont la mère est née de Vietinghoff). Voyage en Italie. Emménage dans un studio, toujours à Neubühl, à la Nidelbadstrasse 79. Naissance de leur fils Alexander (second enfant du peintre).
1951	Maritta quitte le domicile conjugal avec Alexander.
1952	3e divorce (d'avec Maritta): après un procès extrêmement dramatique, il obtient la garde de leur fils Alexander, qui vivra désormais chez lui. Sa fille Jeanne vient d'Argentine en Suisse. Il fait la connaissance de Liane Charlotte Lenhoff, de Salzbourg, Autriche. C'est un tout nouveau départ.
1953	Il abandonne la bicyclette pour un scooter (Vespa). Dernier déménagement à la Westbühlstrasse 40, toujours dans Neubühl, avec Liane et Alexander. Succession de maladies infantiles à la suite d'oreillons, qui lui avaient été épargnées dans son enfance car il n'avait pas fréquenté d'écoles jusqu'à 13 ans.
1954	4e mariage: Il épouse Liane Lenhoff, qui l'accompagnera jusqu'à sa mort durant 40 ans.
1955	Sa fille Jeanne repart à Buenos Aires.
1956	Ses tableaux proposés pour l'Exposition d'art suisse à Bâle sont refusés.
1957	Décès de son père. Grave maladie d'Alexander. Lui-même risque de mourir d'une infection pulmonaire virale, compliquée par une rougeole. Il achète sa première voiture: de nouveaux horizons s'offrent à lui.
Dès 1960 environ	Succès de vente croissants. Travail opiniâtre à son manuscrit. Les effets des interactions entre les connaissances théoriques et l'application technique se manifestent toujours plus. Le travail quotidien dans son atelier entraîne des expériences à la fois pratiques et fondées sur la méditation, qui conduisent à la différenciation de formulations anciennes, tandis que les réflexions philosophiques sont à leur tour mises à l'épreuve durant le processus pictural lui-même. La réussite de la concrétisation de ses vues confirmant leur valeur, ainsi qu'un certain degré de succès matériel stimulent sa créativité.
1968	Après 35 ans de locations, d'expropriation partielle et de procès, il peut enfin vendre son atelier parisien. Son fils Alexander commence ses études universitaires et quitte le foyer familial.
1969	Il détruit environ 100 toiles des 30 dernières années, qui ne lui donnent pas satisfaction.
1970	Il retravaille en profondeur son manuscrit. Une passion romantique non partagée bouleverse son quotidien, crise sentimentale. Amitié avec Bartel van der Waerden, mathématicien de renom mondial, et avec sa femme, Autrichienne comme Liane.
1972	Il revoit sa fille en Argentine après 17 ans de séparation, et fait la connaissance de son gendre ainsi que de ses 3 petits-enfants. Voyage dans le Nord du pays et dans la « précordillère » des Andes. Brève rencontre avec Marcella après 32 ans.

1973	Voyage au Sri Lanka pour son 70e anniversaire. C'est la meilleure année de sa vie sur le plan de la vente de ses toiles.
1974	Dramatique histoire d'amour. La vente de ses tableaux lui vaut le plus haut revenu de sa vie.
1976	Seconde visite à sa fille et à sa famille à Buenos Aires – excursions diverses.
1977	Coupure dans sa vie: chute sur du verglas, double opération du col d'un fémur.
1978	Opérations de la cataracte aux deux yeux. Puis une intense activité créatrice.
1980	Dernier séjour à Paris.
1981	Point final à son manuscrit après presque 50 ans de travail, et partage de l'ouvrage en deux volumes: « Die Technik der Malerei » et « Vision und Darstellung » (« La technique picturale » et « Vision et représentation »).
1982	Deux voyages à Berlin, pour la dernière fois.
1983	Second voyage au Maroc pour ses 80 ans. Premières retrouvailles avec Marguerite Yourcenar, à Amsterdam, après 75 ans environ. Le premier tome de son livre paraît aux éditions DuMont à Cologne sous le titre « Handbuch zur Technik der Malerei » (« Manuel de la technique picturale », seulement en allemand). Aucun éditeur ne s'intéresse à l'autre volume à la fois philosophique et théorique, qui critique le naturalisme et l'art abstrait.
1985	Longue visite de sa fille Jeanne, la première fois depuis 1953. Par la suite, des séjours de ses trois petits-enfants argentins.
1987	Deux crises cardiaques.
1989	Création de la Fondation Egon von Vietinghoff, afin d'avoir une collection des œuvres représentatives non destinées à la vente, pour des expositions ainsi que pour présenter et soutenir les principes de la peinture traditionnelle européenne. Au printemps, santé très chancelante. En été, dernière phase intensive de travail. Pour des raisons de santé et de diminution de sa faculté de concentration, il arrête de peindre en septembre, après 70 ans d'activité artistique.
1990	Impression du catalogue illustré de la collection de la Fondation Egon von Vietinghoff.
1991	2e édition du « Handbuch zur Technik der Malerei » (« Manuel de la technique picturale »).
1993	Exposition à Zurich-Wollishofen pour son 90e anniversaire.
1994	Il s'éteint paisiblement chez lui le 14 octobre, des suites d'une pneumonie, 3 semaines après une commotion cérébrale due à une chute. Trois jours dans le coma. Mais jusque là, toujours aussi communicatif et spirituel, encore que très las.

La Fondation Egon von Vietinghoff

Etablie en 1989, elle a son siège à Zurich. Reconnue d'utilité publique par l'Etat, elle comprend la seule collection non privée de tableaux du peintre, soit actuellement 67 œuvres qui ne sont pas destinées à la vente. Le but de la Fondation est de les rendre accessibles à un vaste public. C'est pourquoi elle souhaite les présenter dans le cadre d'expositions périodiques ou permanentes en Suisse ou à l'étranger.

Un autre but est la diffusion du testament artistique du peintre, à savoir: la philosophie de la « Peinture transcendante », la méthode méditative « Ecole de la contemplation pure », ainsi que la technique aux couches oléo-résineuses superposées, propre à la tradition picturale, un héritage spécifique de la culture européenne.

D'autre part, la Fondation invite les étudiants à rédiger des essais, des dissertations ou des thèses sur l'art du peintre.

On trouvera également de la documentation, la présentation de l'œuvre de cet artiste étonnamment fécond, ainsi qu'une galerie virtuelle sous www.vietinghoff.org.

Mentionné dans les ouvrages suivants

- Joseph, Dictionnaire biographique des artistes contemporains, vol. 3, 1934
- Vollmer, Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart, vol. 34, p. 343, Leipzig 1940
- Bénézit, Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs, vol. 8, p. 561, Paris 1948/55 et 1966, et vol. 10, p. 499, 1976
- Vollmer, Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler des 20. Jahrhunderts, vol. 5, p. 33, Leipzig 1961
- Von Tavel, Künstler-Lexikon der Schweiz, 20. Jahrhundert, vol. 2, p. 1014, Frauenfeld 1963-67
- Biografisches Lexikon der Schweizer Kunst, vol. 2, p. 1077, Zurich 1998.

Bibliographie

- Egon von Vietinghoff, « Handbuch zur Technik der Malerei », Edition DuMont 1983 (2e édition 1991), 190 pages, reproductions en couleurs, tables et dessins compris. Il s'agit là de l'ensemble des expériences de toute une vie sur la technique huile-résine, à savoir la théorie des couleurs, leur translucidité, la fabrication des matériaux, la technique de l'application des couleurs, la conception de l'agencement du tableau etc.
- Egon von Vietinghoff, catalogue de la collection appartenant à la Fondation, édité par l'auteur, Vontobel-Druck 1990, 111 pages. Introduction par l'artiste lui-même (5 pages), 94 reproductions en couleurs.
- Alexander von Vietinghoff, « Die visionäre Malerei des Egon von Vietinghoff », Zurich 1997, opuscule, 43 pages. Biographie, œuvre, technique et philosophie, sans reproductions.
- Bernd Lewandowski et Alexander von Vietinghoff: « Die visionäre Malerei des Egon von Vietinghoff », Hambourg 1996, présentation audiovisuelle et vidéo VHS PAL, 60 minutes: biographie et œuvre illustrée par plus de 80 tableaux.

Les barons de Vietinghoff

Les barons de Vietinghoff sont issus d'une famille de **noblesse ancienne** mentionnée pour la première fois en 1230. Au 14^e siècle, quelques ancêtres abandonnèrent leurs terres d'origine du Bas-Rhin, près d'Essen, pour gagner la région de la Baltique en qualité de **membres de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques**, qui constitua pendant plus de trois siècles la puissance spirituelle, politique et économique dominante. Les Vietinghoff sont également connus comme Commandeurs livoniens et Maîtres de l'Ordre. Nombre d'entre eux appartenant à la même branche, portent accolé à leur nom celui de « Scheel », attribut de l'ancêtre « le Bigle ». Leurs multiples ramifications leur permirent d'acquérir et d'administrer de nombreuses terres, **pendant un certain temps de façon indépendante, puis sous les souverainetés polonaise, danoise, suédoise et russe**. Au cours des siècles, d'aucuns quittèrent ces terres pour la Suède et la Pologne, ainsi que pour l'intérieur de la Russie. D'autres ont regagné les régions germaniques du sud, d'où ils ont en partie émigré vers l'Autriche. Les ancêtres directs d'Egon de Vietinghoff se sont établis définitivement en Livonie (aujourd'hui la Lettonie). La souche de la famille, dont le nom s'écrit Vittinghoff-Schell, est restée catholique, et sa lignée mâle s'est éteinte en 1995 seulement.

On retrouve des membres de la famille sous des orthographes diverses dans les **services de l'Etat et de l'armée** des tsars de Russie, des empereurs allemands et autrichiens ainsi que des rois de Suède, du Danemark, de Pologne, de France, d'Espagne, des Pays-Bas, du Wurtemberg, de Saxe et de Prusse, des princes de Hanovre et de Brunswick, des ducs de Courlande et du Mecklembourg, de même que des margraves de Bayreuth. Bref, **ils ont contribué à façonner l'histoire de l'Europe, et ils ont participé à toutes ses épreuves. Du porte-drapeau au général, on les retrouve sur les champs de bataille de toutes les guerres décisives des siècles passés** en Europe centrale, occidentale, septentrionale et orientale – même dans deux camps opposés.

Les Vietinghoff ont combattu à maintes reprises pour la défense de l'Occident contre les Turcs, de même que contre Wallenstein et Louis XIV, ils ont péri sur l'échafaud durant la Révolution française et 39 d'entre eux ont pris part aux guerres contre Napoléon, quelques-uns ont toutefois combattu à ses côtés. Otto Hermann de Vietinghoff a été ministre de la Santé de Catherine de Russie. Frédéric-Guillaume II de Prusse a pu compter sur deux généraux de ce nom, Christian V du Danemark, Charles XII de Suède, Alexandre I^{er}, Alexandre II et Alexandre III de Russie, de même que d'autres rois de Prusse et des empereurs allemands chacun un. Un membre de la famille, commandant de navire, mourut lors de la bataille contre les Japonais à Tsushima en 1905. Un autre fut major impérial osman à Constantinople. Un autre encore, général, signa en Italie du Sud, de son propre chef, la capitulation allemande du 29 avril 1945, alors qu'un Vietinghoff américain agissait dans le camp adverse.

Nombre de Vietinghoff **ont porté les titres de juge, conseiller privé ou d'Etat, préfet ou chambellan, ainsi que chanoine dans la souche catholique de Westphalie. En leur qualité de propriétaires fonciers et de députés, ils étaient responsables de l'économie rurale et forestière, ainsi que de l'infrastructure et des questions sociales et culturelles de vastes régions.**

Otto Hermann de Vietinghoff, déjà mentionné, dit « Le demi-roi de Livonie », était une personnalité particulièrement remarquable. Il possédait plusieurs fabriques et 30 propriétés seigneuriales. Il fonda de ses propres deniers un théâtre à Riga et entretint un orchestre. On peut admirer son buste en marbre au Musée de Bode sur l'île aux Musées à Berlin, œuvre du fameux sculpteur Jean-Antoine Houdon, qui exécuta des statues et bustes de Molière, Gluck, Voltaire, Diderot, Rousseau, Washington, Jefferson, Franklin, Napoléon, Catherine la Grande. Il ne faut pas oublier une des filles de cet Otto Hermann, Juliane de Krüdener, dont le portrait de 1786 par Angelika Kaufmann est exposé au Louvre. Célèbre par son intimité avec le tsar Alexandre I^{er}, qui l'envoya au Congrès de Vienne, dite « Mère de la Sainte Alliance » contre Napoléon, elle dirigea et servit

elle-même une table des pauvres à Bâle et au sud de l'Allemagne, puis provoqua une telle agitation dans les masses populaires par ses discours mystico-piétistes qu'elle fut considérée comme subversive et expulsée de la Suisse ainsi que du Wurtemberg. D'autre part, son roman « Valérie » déclencha dans maintes villes d'Europe une nouvelle vogue.

Il est évident que des personnalités plus discrètes n'ont pas donné lieu à des commentaires. Néanmoins, on n'a pas oublié un Vietinghoff fervent disciple de Martin Luther à Wittenberg, de nombreuses dames d'honneur et chanoinesses, et plusieurs abbesses. Beethoven, à Vienne, dédicça une œuvre pour piano à l'une de ses élèves, née Vietinghoff, et Boris von Vietinghoff fut un compositeur romantique russe. La comtesse suédoise Rosa Fitinghoff, écrivaine, fut la dernière maîtresse de Henrik Ibsen qu'elle a inspiré pour son drame « Quand nous nous réveillerons d'entre les morts ». **Depuis le 20e siècle, les descendants de cette famille ont pratiqué de nombreuses professions modernes dans tous les secteurs de la société.** Aujourd'hui, on retrouve des membres de la famille dans 20 pays d'Europe et d'outre-mer dont ils sont souvent citoyens.

(voir www.vietinghoff.de)

Le père

Conrad Adalbert Egon **de Vietinghoff** (orthographié aussi Konrad Adelbert),

Né le 29. 12. 1870 à Salisburg en Livonie, aujourd'hui Mazsalaca, dans le nord-ouest de la Lettonie, décédé le 11. 1. 1957 à Zurich, Suisse.

Afin de cultiver son **talent musical exceptionnel**, Conrad de Vietinghoff, le cadet de quatre frères, nature extrêmement sensible, se détourne de l'histoire de sa famille, lourde de traditions et en partie absurde dans la vision actuelle (cf. chapitre « Les barons de Vietinghoff). Car même si elle est marquée par beaucoup d'éclat et d'honneurs, elle est aussi chargée de responsabilités et de douleurs.

Il lit le Nouveau Testament de préférence en grec, et étudie avidement les partitions des symphonies de Beethoven et de Brahms. Mieux encore: il les joue, dans le château familial de Salisburg, à huit mains avec ses cousines sur deux pianos à queue. Cela pour l'excellente raison que les salles de concert de Riga et Reval (aujourd'hui Tallinn) sont d'un accès difficile avec une voiture tirée par des chevaux, et que le CD n'a pas encore été inventé...

En 1889, il commence à étudier l'économie et l'agronomie à Dorpat (aujourd'hui Tartu en Estonie), puis à Leipzig (1891/92). Il quitte ainsi définitivement sa patrie: il opte pour le sud-ouest... A côté de ses études, il prend des leçons de piano qu'il poursuivra à Berlin chez un professeur très réputé (Oskar Raif). Il suit également des cours d'histoire de la musique (1893-1899). Plus tard, il se perfectionne encore auprès de professeurs à Rome.

En épousant à La Haye, en 1902, Jeanne Bricou, d'origine belgo-hollandaise, il **rompt avec la stricte tradition de sa famille et de son milieu**. En effet, bien que la mère de Jeanne appartienne à l'aristocratie, mais pas son père, c'est le premier mariage roturier de cette lignée depuis 16 générations! Progressistes, Conrad et Jeanne choisissent le régime de la séparation des biens et s'installent à Paris dans un appartement d'un immeuble locatif neuf. C'est alors que prend naissance une amitié marquée par une profonde estime réciproque avec le jeune violoncelliste Pablo Casals, de six ans jour pour jour le cadet de Conrad.

En 1904, le père Arnold Julius de Vietinghoff (1833-1918), fait cadeau de ses biens à ses quatre fils, contre l'assurance du paiement d'une rente viagère. L'aîné reçoit un château dans la Saxe, le

deuxième la maison familiale, le troisième se marie dans le château d'une autre lignée des Vietinghoff. Conrad a la chance de recevoir sa part en espèces. En effet, la propriété familiale de Salzburg, dans la Lettonie actuelle, sera détruite ainsi qu'environ 300 autres durant la première révolution russe de 1905.

Jusqu'à la mort prématurée de sa femme, Conrad participe avec elle à la **vie de la haute société, noblesse et bourgeoisie aisée, et ils fréquentent également les vedettes du monde des arts et leurs mécènes**. De 1906 à 1913, ils vivent à Wiesbaden et Conrad entretient des liens de profonde amitié avec le chef d'orchestre Carl Schuricht. Il lui arrive de chercher un bon professeur de piano, afin d'améliorer encore sa technique, mais en définitive, il est lui-même le maître qui lui fait approfondir son expressivité musicale. Il ne se produit que très rarement en public, lors d'un **concert de charité ou dans un cercle privé, parfois aussi pour accompagner des chanteurs ou des violoncellistes. Ses goûts le poussent à interpréter en soliste les œuvres pianistiques principalement romantiques ou contemporaines**.

Son intuition le dirige une fois encore à temps vers un autre pays: en 1913, il s'installe avec sa femme et ses enfants **en Suisse, à Genève**. Pendant la première guerre mondiale, il prête son concours à la Croix-Rouge et, comme il est difficile à classer selon ses options spirituelles et sa situation entre deux mondes, il se voit engagé dans un procès sous l'accusation aussi odieuse que grotesque d'espionnage. Et pourquoi? Parce qu'il s'était – logiquement – chargé du courrier des internés allemands.

Sans le savoir, **il est le personnage d'Alexis, dans « Alexis ou le traité du vain combat », 1929, le premier roman de Marguerite Yourcenar**, dont les parents étaient des amis des Vietinghoff. Ce personnage a indéniablement Conrad pour modèle, que l'auteur baptise du nom du second fils de celui-ci (et donc du frère d'Egon). Substituer les noms est un moyen facile et couramment utilisé par elle pour estomper la réalité. D'autre part, elle s'est inspirée du titre de la deuxième églogue de Virgile, à savoir « Alexis », pour cette œuvre qui est plutôt un essai biographique, ou une nouvelle. Dans le poème pastoral de Virgile, il s'agit d'un beau jeune homme courtisé par Corydon. Un autre écrivain français s'était déjà emparé du nom pour le titre d'un livre qui fit scandale en 1923: André Gide, prix Nobel de littérature (auteur également du « Traité du vain désir »!). Ces associations sont une manière d'évoquer de façon allusive le thème du roman. Or, le mari de la femme que Marguerite Yourcenar vénérât fut le premier être dont elle découvrit les penchants semblables aux siens (Conrad n'en a probablement rien su). Selon Jeanne de Vietinghoff, cela explique qu'il ait été la deuxième figure d'identification dans l'œuvre littéraire de la jeune femme. La sympathie, l'esprit curieux de psychologie, les réflexions personnelles et l'imagination érotique de l'auteur devaient obligatoirement l'attacher au personnage de Conrad.

Il l'a donc inspirée pour son héros Alexis caractérisé par « *la lenteur pensive et scrupuleuse* » qu'elle décrit en « *langue dépouillée, presque abstraite, à la fois circonspecte et précise* » (M. Y.). Elle réussit admirablement, avec une très grande sensibilité, à rendre l'aura qui enveloppait cet être si discret, si distingué et d'une telle gentillesse. Le portrait est plausible, et en bien des points très proche du modèle. Néanmoins, l'auteur a volontairement modifié certains traits ou a, littérairement, donné une vie à d'autres. Il est malaisé de percer à jour le jeu du vrai et de l'imaginaire, si cher à Marguerite Yourcenar et où elle excelle.

C'est la raison pour laquelle on trouve dans les biographies qui lui sont consacrées de nombreuses erreurs relatives à Conrad. **La personnalité de celui-ci, remarquable et introvertie à l'extrême a, d'une façon générale, été supplantée par le rayonnement exceptionnel de sa femme Jeanne, personnalité beaucoup plus marquante pour notre auteur. Seul le pianiste en lui se montrait d'une expressivité sans pareille.**

Marguerite Yourcenar l'a en réalité à peine connu. Ce qu'elle peut en savoir est dû aux récits de son propre père, car elle ne l'a rencontré que 3 ou 4 fois, et encore enfant. Plus tard, elle a 23 ans lorsqu'elle rend – très probablement – visite à Conrad, alors veuf. C'était sans doute le jour avant qu'elle ne s'attaque au roman, dans lequel elle comble les lacunes biographiques par ses propres sentiments et visions. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'un reportage, mais de littérature. Cela est encore plus évident dans d'autres œuvres où elle s'inspire du couple Conrad et Jeanne. Dans les romans « La nouvelle Eurydice » (1931) et « Le coup de grâce » (1939), les protagonistes sont des figures qui agissent de moins en moins comme les parents réels du peintre Egon de Vietinghoff.

Durant les trente années qui suivent la mort de sa femme, l'écrivain Jeanne de Vietinghoff, **il vit seul, en sauvage, presque en ascète, dans de petits logements – plongé dans la philosophie, la littérature et le monde de la musique.** Végétarien, naïf dans son jugement sur l'homme, touchant par son désir d'aider son prochain, mais lui-même sans défense, il ne manifestera après la fin de sa vie conjugale plus aucun intérêt pour une existence avec une partenaire.

Conrad de Vietinghoff est d'une exigence extrême envers lui-même, **il supporte mal le poids des contraintes extérieures, et est beaucoup trop timide pour se produire dans des concerts publics.** Rares sont ceux qui ont l'occasion de l'entendre jouer, et encore, dans un cadre strictement privé. Tous le considèrent comme un pianiste véritablement génial, comparable à nul autre lorsque, sur son Blüthner à queue, il interprète des œuvres de Bach, Chopin, Brahms, Schumann, Mendelssohn, pour ne citer qu'eux, ou encore Max Reger, son contemporain de deux ans son cadet. **Jamais le moindre son de son admirable toucher, si sensible, de ses interprétations que l'on disait « chantantes » n'a été enregistré.** Pauvre et ignoré, il s'éteint doucement à Zurich, à l'âge de 86 ans.

Les Allemands des provinces baltes, et particulièrement l'aristocratie, passaient pour de véritables originiaux. La distance géographique de leur pays d'origine, les changements d'appartenance nationale, leur statut social élevé par rapport aux populations lettones et leur indépendance économique peuvent y avoir contribué. De même, les nombreux mariages entre membres des mêmes familles... Les folies de certains formeraient la trame de bien des romans. En dépit de la combinaison singulière d'ignorance, d'instruction et d'une forme particulière d'intelligence, ils étaient indéniablement ouverts sur le monde, larges d'esprit et conscients de leur valeur.

Ils se distinguaient par leur mode de vie d'une grande liberté, leur courage à toute épreuve, leur capacité à se distancer des contingences, leurs bizarreries, leur distraction, leur manque de sens pratique aussi bien que du sens des réalités, leur naïveté, leur cordialité, leur don pour conter et raconter, mais aussi leur mélancolie, dont leur sens comique involontaire et leur humour allant jusqu'à l'auto-dérision les sauvaient malgré eux. L'Allemand de Livonie se caractérise aussi par une gravité particulière, un profond sens de ses responsabilités souvent poussé à l'extrême. **Nombre de ces caractéristiques sont vraies pour Conrad comme pour Egon de Vietinghoff.**

La vie du père peut être considérée comme la fin d'une ère, en raison de la voie non conventionnelle, individualiste qu'il emprunte et, par conséquent, comme un tournant. Il lègue à son fils l'aspiration à une plus grande indépendance à l'égard des attentes de la famille et de la société, de même que la volonté de prendre pour ainsi dire **sans compromis son destin artistique** en main. En acquérant sa technique de manière autodidacte et en défendant son **autonomie par rapport à l'esprit du temps**, Egon de Vietinghoff – dans la 2^e génération – poursuit cette rébellion à plusieurs niveaux. Pour la tradition familiale, la carrière de peintre est déjà inhabituelle, à plus forte raison dans des temps difficiles.

A cela s'ajoute un style de vie, de travail et de peinture non-conformiste. Par ses mariages avec quatre femmes issues de la bourgeoisie, il surmonte définitivement la pression de son milieu. **L'apparition de tels potentiels artistiques, issus pourtant de ruptures douloureuses avec le passé familial, fait surgir chez le père et chez le fils des talents inattendus, une forme toute nouvelle de créativité. L'apport littéraire de sa mère Jeanne crée dans les biographies d'Egon de Vietinghoff et de ses parents la trinité classique de la littérature, de la musique et de la peinture.**

La mère

Jeanne Céline Emma de Vietinghoff, née Bricou,

Née le 31. 12. 1875 à Schaerbeek, aujourd'hui un quartier de Bruxelles,
décédée le 15. 6. 1926 à Pully, près de Lausanne, Suisse.

Jeanne Bricou est la fille d'un architecte belge et d'une noble hollandaise (Storm de Grave). Cette fille unique a 18 mois lorsque son père décède. Pendant quelques années, elle va en classe dans un couvent. On conserve deux petits paysages à l'huile et quelques crayonnages effectués un peu plus tard. Ils n'ont pas de valeur en soi, mais ces exercices d'une adolescente de 17 ans ne sont pourtant pas à dédaigner.

Cette **belle jeune fille remarquablement sensible, avide de connaissances, issue d'une famille fortunée et mondaine**, se lie très tôt à un comte suédois. Le temps des fiançailles impose à cette époque une chasteté totale. Or il est de très longue durée, et plonge le jeune homme dans une grave crise psychique. Son état mental en pâtit à tel point qu'un internement dans une maison de santé devient inévitable. **Des années durant, Jeanne va prier avec une ferveur intense pour la guérison de son bien-aimé, ce qui, en adoucissant son chagrin, la mènera à une profonde dévotion.**

Lors d'une conférence dans un milieu voué à la spiritualité, elle rencontre Conrad de Vietinghoff, le futur père du peintre. Leurs expériences et leur vision du monde ont des traits analogues et ils se découvrent **une intelligence, une sensibilité, une générosité et une modestie communes**. Tous deux se caractérisent par l'estime qu'ils portent à l'humain, ainsi que par un goût partagé pour **l'art, l'éthique et la religion**. Ils se marient en 1902 et de cette union exceptionnelle fondée sur une parenté essentiellement morale et spirituelle, de cet amour qui dépasse leurs deux personnes naîtront néanmoins deux fils, Egon et Alexis. Il convient d'ajouter que lorsque Jeanne apparaît, où que ce soit, elle impressionne tout un chacun par sa personnalité hors du commun.

Elle incarne tout à la fois la beauté, la noblesse, l'intelligence, l'intégrité, la souveraineté et la spiritualité. Profonde et originale, Jeanne frappe aussi par la fascinante chaleur humaine qui émane d'elle.

Vingt-cinq ans durant, elle fera de leur foyer un centre de rencontres intellectuelles et artistiques constamment animé, où règnent l'ouverture d'esprit et la générosité. En dépit des nombreuses réceptions, des concerts privés de Conrad, des visites à sa mère en Hollande et des nombreux voyages en France, en Italie, en Allemagne, dans les provinces baltes et en Suisse avec les enfants et parfois avec encore leurs gouvernante, elle trouve le temps d'écrire.

Cinq ouvrages dans lesquels elle se livre à des considérations philosophico-psychologiques sur la vie, la nature de l'âme, les chances que peuvent constituer des crises morales, le sens de l'évolution spirituelle et la dimension divine de l'existence.

Elle a en outre écrit un roman où elle dépeint avec une très grande délicatesse les souffrances d'une femme déchirée entre deux amours. Elle s'applique à exposer le point de vue d'une femme dotée d'une force intérieure inébranlable, et énonce les valeurs qui donnent un sens à la vie. Cette vie, vécue par elle avec une telle intensité, la responsabilité qu'elle assume auprès d'un époux d'une sensibilité extrême, ainsi que sa vocation de mère l'ont-elle épuisée? Elle meurt d'un cancer du foie à 50 ans déjà.

Jeanne avait conclu un pacte avec **Fernande Cartier de Marchienne**, son amie au couvent de Bruxelles où elles avaient fait leurs classes: chacune s'engageait à s'occuper des enfants de l'autre au cas où quelque chose de grave surviendrait. L'amie meurt toutefois en couches et Jeanne assume une sorte de parrainage auprès de l'orpheline qu'est devenue **Marguerite de Crayencour**. Ces circonstances et le rayonnement exceptionnel de Jeanne font d'elle une idole pour Marguerite, une « mère de rêve ». Elle se met elle aussi à écrire et deviendra célèbre sous le nom de **Marguerite Yourcenar**.

Egon de Vietinghoff a déclaré à Josyane Savigneau, la biographe de Marguerite Yourcenar: « *Je ne crois pas que ma mère ait su quelle importance elle avait prise dans la vie de Marguerite. Elle était très modeste et ne faisait pas de cas de l'influence qu'elle pouvait avoir. Elle (la mère) a écrit quelques livres, mais elle était beaucoup plus exceptionnelle que ces petits ouvrages. Elle avait aussi une force d'âme extraordinaire.* »

J. Savigneau, « Marguerite Yourcenar – L'invention d'une vie », Paris 1990, p. 38.

En été 1905 (et probablement aussi en 1906), Jeanne de Vietinghoff invite le veuf Michel de Crayencour et la petite Marguerite à Scheveningen, dans la maison de sa mère, où le futur peintre et la future femme de lettres font inlassablement sur la plage d'innombrables pâtés de sable. A peine haut comme trois pommes, Egon est déjà un admirateur inconditionnel de la Femme, et il se souviendra plus tard de ces premiers élans amoureux: Jeanne de Vietinghoff a immortalisé par une photographie le premier baise-main du petit Egon à la petite Marguerite... Néanmoins, il s'écoulera 75 ans avant qu'ils se revoient à Amsterdam, où l'écrivaine reçoit le Prix Erasme, après avoir été élue comme première femme à l'Académie Française et avoir reçu trois titres de docteur honoris causa (dont celui de l'Université de Harvard) ainsi que diverses autres distinctions honorifiques.

Conrad de Vietinghoff, le père du peintre, l'inspire pour le personnage, conçu de façon très libre, de son premier roman: « Alexis ou le Traité du vain Combat », ainsi que comme point de départ du thème développé dans « Le Coup de grâce ». Jeanne de Vietinghoff, la mère, personnalité beaucoup plus marquante, apparaît à plusieurs reprises sous des noms différents, dans ses romans, essais et ouvrages autobiographiques: « Sept poèmes pour une morte » (dans « Les Charités d'Alcippe »), « La nouvelle Eurydice », « En mémoire de Diotime » (sous le titre « Tombeaux » dans « Le Temps, ce grand sculpteur »), « Anna, soror ... », « Mémoires d'Hadrien », « Archives du Nord ». Les deux parents, ainsi qu'Egon et son frère, figurent sous des noms qui varient – excepté pour Jeanne – dans « Quoi? L'Eternité », le volet inachevé de cette trilogie familiale de Marguerite Yourcenar. On retrouve également des rappels du monde des parents du peintre sans connotation biographique dans « Le Coup de Grâce ».

Il convient toutefois de mettre le lecteur en garde: que l'abondance des détails vérifiables et la fidélité plausible de l'auteur à certains faits ne l'incitent pas à se méprendre au point de voir en ces livres des documents autobiographiques alors qu'il s'agit de littérature.

Marguerite Yourcenar dit de Jeanne de Vietinghoff

« Je n'étais pas la fille de Marie ... ; je n'étais par non plus la fille de Fernande (sa mère) ... J'étais davantage la fille de Jeanne ... Je serais sans doute très différente de ce que je suis, si Jeanne, à distance, ne m'avait pas formée. »

« Quoi? L'Eternité »

« Elle possède le génie du cœur. J'ai omis de dire qu'elle était belle. Elle est morte encore presque jeune, avant les atteintes de l'âge, qu'elle ne craignait pas. Sa vie, bien plus que son œuvre, me paraît accomplie ... Si Jeanne n'avait pas écrit, sa personnalité n'en serait pas moindre, mais nombre d'entre nous ne l'auraient pas connue. Le monde est ainsi fait que les vertus les plus rares d'un être doivent toujours demeurer le secret de quelques-uns. La vie terrestre qu'elle a tant aimée ne représentait pour elle que le versant visible de la vie éternelle. »

« En mémoire de Diotime »

« Votre mère, dont mon père, qui avait pour elle une admiration très grande, me parlait souvent, est devenue pour moi une légende, et une légende qui a influencé ma vie. »

Marguerite Yourcenar à Egon de Vietinghoff dans une lettre du 28 juin 1983

« Oui, l'influence de votre mère, en partie par personne interposée, – mon père – a été très grande sur ma jeunesse. Et comme c'est sur les lancées de la jeunesse qu'on poursuit plus ou moins toute la vie, il m'arrive encore de me demander 'Qu'eût-elle fait?' Tout cela appartient presque à un côté magique – cette transmission – dont on ne peut guère rien dire. »

Marguerite Yourcenar à Egon de Vietinghoff dans une lettre du 22 décembre 1983

A l'occasion de la mort du père, Marguerite se rend sur la tombe de Jeanne au cimetière de Jouxens près de Pully, à proximité de Lausanne:

*« Vous ne sentirez pas, sur vos paupières closes,
Le lent effeuillement des longs pleurs parfumés ;
Votre cœur s'est dissous dans les métamorphoses ;
J'arrive juste à temps pour vous perdre à jamais. »*

« Sept sonnets pour une morte, II »

« ...le soleil des morts fait mûrir d'autres vies »

« Sept sonnets pour une morte, IV »

« ...

*Que la beauté du monde a pris votre visage,
Vit de votre douceur, luit de votre clarté,
Et que ce lac pensif au fond du paysage
Me redit seulement votre sérénité.*

*Vous ne saurez jamais que j'emporte votre âme
Comme une lampe d'or qui m'éclaire en marchant ;
Qu'un peu de votre voix a passé dans mon chant.*

*Doux flambeau, vos rayons, doux brasier, votre flamme,
M'instruisent des sentiers que vous avez suivis,
Et vous vivez un peu puisque je vous survis »*

« Sept sonnets pour une morte, VII »

Les œuvres de Jeanne de Vietinghoff

Titres originaux	Maison d'édition	Lieu	Année / édition
Impressions d'âme	Librairie Fischbacher	Paris	1909 (4 éditions)
L'intelligence du bien	Librairie Fischbacher	Paris	1910 (8 éditions)
La liberté intérieure	Librairie Fischbacher	Paris	1912 (8 ^e éd. 1925)
Au seuil d'un monde nouveau	Librairie Fischbacher	Paris	1921 (2 ^e éd. 1923)
L'autre devoir (Histoire d'une âme)	Editions Forum	Genève	1924
Sur l'art de vivre	Librairie Fischbacher	Paris	1927 (posthume)
Traduction allemande			
Die Weisheit des Guten	Rascher Verlag	Zurich	1919
Traduction anglaise			
The Understanding of Good (Thoughts on Some of Life's Higher Issues)	John Lane Company	London & New York	1921
Traduction néerlandaise			
De Wijsheid van het Hart	Ploegsma	Zeist	1924

Textes du site à télécharger

1. Egon de Vietinghoff – biographie.
 2. Technique à couches oléo-résineuses superposées – un héritage culturel européen.
 3. Translucidité de la couleur – phénomène décisif.
 4. Naturalisme et ressemblance avec la nature – le grand malentendu.
 5. Ecole de la contemplation pure – une méthode transcendante.
 6. Vietinghoff – le mystique et ses contemporains.
 7. [L'œuvre de Vietinghoff – statistiques] bientôt
 8. [L'art de Vietinghoff: l'évolution artistique – tentative d'une structure temporelle.] en préparation
 9. Description d'œuvres – six catalogues: A, B, C, I, II, III [bientôt]
 10. [Egon de Vietinghoff et Marguerite Yourcenar – racines apparentées, destins parallèles, chemins différents.] en préparation
- La Fondation Egon von Vietinghoff et ses buts.